

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Panique (Punk II)

René Lapierre

Volume 37, Number 4 (220), August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1995). Panique (Punk II). *Liberté*, 37(4), 118–122.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

PANIQUE (PUNK II)**

*Je ne sais pas encore souffrir comme il faudrait
et cette grande nuit me fait peur ;
mais si c'est là ta nuit, qu'elle me soit pesante,
qu'elle m'écrase*

*que toute ta main soit sur moi
et que je me perde en toi dans un cri.*

R.M. Rilke,
Le Livre de la pauvreté et de la mort

*Mais là où est le danger, là
Croît aussi ce qui sauve.*

Hölderlin, IV, 190

Dans *punk*, il y aurait *panique*.

Panique parce que le rapport du sujet ne s'exerce plus par rapport à un objet (quel que soit cet objet) mais par rapport à l'*ouvert*, au risque de l'*ouvert* :

* Le texte de cette chronique, de même que celui des quatre numéros à venir, se situe dans le prolongement de deux articles publiés précédemment : « Le philosophe punk », *Liberté* n° 217 et « Prière », *Liberté* n° 216.

*Nous (...) allons avec ce risque, le voulons, et parfois même
risquons plus (et point par intérêt)
que la vie elle-même, d'un souffle*

*plus... (...) Ce qui enfin nous sauve
c'est d'être sans abri, et de l'avoir, cet être
retourné dans l'ouvert (...)
pour, quelque part dans le plus vaste cercle
(...) lui dire oui.*

(Lettre de Rilke à Clara, juin 1924)

Le punk est dans le risque, oui. Il a peur mais retourne sa peur dans l'ouvert, hors de tout abri. Et nous à notre tour nous essayons de penser et de travailler, de respirer et de voir dans cet ouvert-là. Nous avons peur aussi ; nous ne le cachons pas, ce serait impossible, et d'ailleurs nous ne le voulons pas. Il n'est plus temps de songer à cacher : il n'y a pas d'abri, plus d'abri.

Le murmure de ce qui vient, et qui n'a pas de mots, et qui n'est pas langage parce qu'il se défie du bruit, ce murmure-là monte en nous comme une panique mais aussi comme un amour. Il laisse entendre dans l'invisible du dedans l'infini de la fleur et du vent, de l'abandon et de la terreur, de la souffrance et du repos : « Notre tâche est de nous empreindre si profondément, si douloureusement et si passionnément de cette terre provisoire et fragile, que son essence ressuscite invisiblement en nous. Nous sommes les abeilles de l'invisible » (Rilke, lettre du 13 novembre 1925).

Si bien qu'en fin de compte cela ne laisse plus de répit. Pas de langue, pas de voix qui tienne devant ce murmure, ni pour le contrer ni pour le soutenir. En tout cas pas qui m'appartienne, ou dont je puisse avoir la plus petite assurance. À peine un souffle, j'y reviens. Et encore : plutôt un rythme, une respiration. Essentiellement

un *défaut de langue*, mais si fort qu'il m'oblige à reprendre depuis le fondement de toute parole et depuis le principe même de mon être chaque son, à oublier toute diction, tout usage, à tout recommencer au moindre mot sous peine de n'être plus qu'un perroquet, et de ne plus produire que du bruit.

Je suppose que la langue dont je rêve doit être un silence, ou peut-être un baiser.

Mais alors d'où me vient *cela*, cette panique ? De nulle part. Ou plus exactement elle ne me *vient* pas. Je la porte ; je la promène avec moi, malgré moi devant des objets, des gens, des paroles et des scènes qui me la rappellent, qui me la *révèlent* chaque fois comme les sels d'argent me révèlent l'image latente d'une photo.

*Car ce qui se ferme peut être rouvert
la plus imposante citadelle peut être détruite,
Mais où tu es, il n'est pas de porte et nulle porte ne s'ouvrira.
(...)
tu es toi-même ta prison en marche.*

M. Guidacci, « Prison »

Cette panique-là ne me vient pas du dehors, c'est moi qui suis *rendu* à elle par cette pensée, cette parole, cette image. Tel souvenir, cette femme, cet enfant : toute mémoire, toute vision. Et comme elle ne me vient pas du dehors ni d'autrui je ne peux que la *reconnaître*. Je ne l'apprends jamais, elle n'est *jamais là pour la première fois*. Elle n'est *jamais que de retour, elle me revient obstinément*: ectoplasme, revenante en effet, blême de tout ce qui se souvient et qui souffre, et qui de nouveau s'agite au fond. Non, je ne l'apprends pas. Je n'apprendrai jamais l'amour panique, la peur panique, tout ce qui tremble de désir

ou de honte, tout ce qui presse, tout ce qui étreint. Folie de moi dont je ne disposerai jamais.

C'est elle au contraire qui se saisira de moi, qui m'obligera chaque fois à reconnaître le trouble de ce qui revient m'agiter, qui brutalement me saisit puis m'abandonne, me rend hors de tout abri à ce qui manque, et en fin de compte fait de moi ce que je suis : cette faille, cette douleur. Tout ce qui s'offre et se rouvre, et qui surtout refuse de se fermer.

Refuse : non pas délibérément mais viscéralement, c'est-à-dire organiquement, hors de tout arbitraire et même de toute décision. *Je ne peux pas m'empêcher*. Double signature de ce qui me possède et qui me définit, ou plutôt me délimite au-dehors, et m'indique paradoxalement l'ouvert par la voie du dedans. *Je ne peux pas m'empêcher* : double emprise de ce que je reconnais à la fois comme une hantise et une nécessité. Parce que la panique refuse de se laisser distraire, de se détourner de moi. Elle *tient à moi*. Elle tient passionnément, elle tient à mort : figure d'amour et figure de deuil, elle est ce qui m'expose le plus absolument.

Quand je dis je ne veux pas, c'est toujours je ne peux pas. Il n'y a en moi rien d'arbitraire ! (...) Je ne peux pas est plus sacré que je ne veux pas. Je ne peux pas c'est quand tous les je ne veux pas ont été surmontés.

M. Tsvétaéva, *Indices terrestres*.

Recueillement et endeuillement de moi dans la souffrance et dans la peur, et persistance tout aussi bien de ce qui ne pourra jamais finir, parce que cela n'aura jamais commencé. Je ne précède pas ce qui me possède, et je ne lui survivrai pas non plus. Il ne me reste plus alors qu'à vouloir, qu'à dire oui : non seulement je consens mais je veux. Je veux avoir peur, souffrir, défailir,

douloureusement comprendre à quel point je ne suis pas maître de moi ; je veux par là même respirer, laisser passer le souffle, expirer. Vivre et mourir, laisser se croiser les plages d'ombre et de lumière ; « signe de naissance, signe de mort, la vie arrondie pour ainsi dire, je ne suis pas éloquent mais vous me suivez, Angus, hein ? » (Samuel Beckett, *Murphy*).

Cette beauté-là, cette douleur-là sera toujours autre, et pourtant elle ne me sera jamais étrangère. Mais je ne ferai que la porter, ou tout au moins tâcher de la porter : être digne de son poids, de son imposition.

Ta main enfin : ce signe sur moi pour tout apaisement.

*